

PRÉFACE

DANS UN MONDE QUI N'A PLUS DE CENTRE

Claude Reichler

À mes amis français

« Deux siècles de contacts franco-suisse » : comment aborder un tel sujet sans parler d'aujourd'hui ? Sans inclure le XX^e siècle et le début de ce XXI^e où nous sommes ? Il faudrait pour le faire être capables de traiter ce thème en historiens purs, en historiens abstraits, à supposer qu'il en existe. Mais l'histoire est une recherche qui se déploie à partir d'un présent : elle pose au passé des questions que le présent oriente, et elle constitue un travail de repérage ouvert sur le futur. Elle met à jour des manières de voir et de faire qui éclairent le passé, en même temps qu'elles nous font connaître le sens de nos propres recherches. Pourtant la lucidité gagnée sur le passé ne semble guère pouvoir nous aider aujourd'hui, où rien ne paraît clair. Comment fixer des repères dans des temps troublés ? Comment développer une pensée ferme lorsque tout se bouscule et vacille ? Comment reconnaître les questions qui ouvrent un avenir, alors que l'espace public est envahi de slogans sans substance, que des gouvernants, des politiques, et certaines parties de la population cherchent refuge dans les recettes passéistes, les simplifications dangereuses ? La Suisse et la France se ressemblent aujourd'hui sur ce point, et ressemblent à d'autres nations européennes : elles cherchent à se protéger des dangers du moment en décrétant des ostracismes, en fermant leurs frontières à certaines formes de migrations. Cette fermeture apparaît comme la rançon payée à la circulation impitoyable des flux financiers et des marchandises. Il faut donner quelque chose aux peuples : on agite devant leurs yeux les idées d'identité, de pureté, de sécurité. Vieilles idées, dont on paraît oublier qu'elles ont fait aux nations européennes beaucoup de mal en les dressant les unes contre les autres. Pourtant la question de l'identité n'est pas résolue par les mauvais usages qu'on peut en faire ; elle est seulement instrumentalisée. Pour la penser, il faut en faire l'histoire, ressaisir les fils de ses multiples histoires.

Les nations européennes se sont construites par à-coups et se sont

Couverture :
« Renouveau d'alliance avec les Suisses, 1663 »,
Château de Versailles, Galerie des Glaces
Crédit photo : ©Photo RMN

© MICHEL HOUDIARD ÉDITEUR, 2011
11, rue Monticelli, 75014 Paris,
1^{re} édition.

ISBN 978-2-35692-068-3

heurtées parfois avec violence. Dans les siècles antérieurs, la Suisse a souffert de ces chocs et en a quelquefois tiré parti; elle a échappé aux plus tragiques durant le XX^e siècle. On sait qu'elle a été vue comme une île heureuse dans l'Europe, et qu'elle a non seulement accepté cette image, mais qu'elle l'a incorporée comme s'il s'agissait d'une caractéristique auto-générée. Peuple sans histoire, les Suisses seraient pour cette raison un peuple heureux, pour paraphraser le titre d'un livre de Denis de Rougemont paru en 1965. Mais aucun État ne peut rester hors de l'histoire, sinon par une illusion qui se paie ou se paiera d'une autre manière, à un prix que nul ne connaît. Que signifie alors, aujourd'hui, « être dans l'histoire », pour ce petit pays qui refuse d'entrer dans des alliances et se conçoit toujours comme porteur d'un destin singulier? Vouloir donner à cette question le cadre du monde global qui serait son véritable espace, dépasserait les dimensions d'une préface. La poser dans le seul cadre « bilatéral » des relations avec la France, comme y invite l'ouvrage historique que le lecteur a en main, apparaîtrait comme une limitation trop étroite, une proximité de myope, nécessaire dans le métier d'historien mais peu appropriée pour le présent. Je choisirai le cadre européen, qui me paraît constituer la bonne distance, au moins celui de l'Europe occidentale à l'histoire de laquelle la Suisse a contribué, et dans lequel se construisent aujourd'hui principalement ses relations avec la France¹.

La question des contacts franco-suisses, comme celle de la place de la Suisse dans l'Europe, relève à la fois de l'évaluation des intérêts des uns et des autres et d'une confrontation des identités. Des historiens (et dans ce volume même) ont retracé cette histoire des différences, des échanges, des influences, des complicités et des incompréhensions, parfois des violences... D'autres ont étudié l'histoire militaire, et notamment celle du service mercenaire; et d'autres encore l'histoire économique. Je voudrais en rester ici au plan de l'histoire intellectuelle, pour en rappeler d'abord les éléments dans leurs grandes lignes, depuis le début du XVIII^e siècle, et proposer finalement quelques réflexions sur notre temps. Autre restriction: je n'envisagerai la question que du point de vue des institutions et des acteurs helvétiques, et surtout dans la Suisse de langue française.

On sait que le premier texte qui a élaboré intellectuellement et idéologiquement la relation entre la Suisse et la France, a été le livre de Beat Ludwig de Muralt intitulé *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voïages*. Pour la première fois, de Muralt aborde comme un problème la différence entre la culture française et une hypothétique « culture suisse »². Écrit partiellement à la toute fin du XVII^e siècle et édité à plusieurs reprises entre 1725 et 1728, l'ouvrage prend place dans la mode des récits de voyage qui se répand dans l'Europe du début du XVIII^e siècle, dont s'inspirent aussi les *Lettres persanes*, parues en

1721 (que de Muralt a sans doute lues). Mais le paradoxe est que ce voyageur qui a séjourné en Angleterre et en France, et qui utilise un genre littéraire en vogue, fait de ses lettres un réquisitoire *contre* la société française, puis un plaidoyer *contre* les voyages. S'il épargne les Anglais dans sa critique, il est sévère envers cette civilisation française qui donne le ton à l'Europe cultivée, à laquelle elle a fait partager sa langue et ses manières de vivre, son *bon goût* et ses divertissements. Les *Lettres sur les François* présentent la vie mondaine et littéraire parisienne comme envahie par l'intrigue, le libertinage et la superficialité. L'auteur s'élève contre la prétention à l'universalité de ce qu'il décrit comme des modes futiles. À vrai dire, il reprend dans ses descriptions des critiques déjà formulées par les « moralistes classiques », de Molière à La Bruyère et jusqu'à Montesquieu, mais en les orientant résolument dans la direction de ce qu'il appelle le « caractère national », notion apparue dans la culture européenne dès le XVI^e siècle, et qui prend chez lui des résonances clairement identitaires.

Après avoir montré que l'universalisme de la France de Louis XIV relève de particularités sociétales qu'il présente comme des défauts, de Muralt laisse apparaître l'objectif fondamental de son livre: proposer un modèle humain plus authentique, opposé de tous points aux modes françaises, et dont les qualités seraient la droiture, le naturel, le bon sens. De Muralt donne corps à sa vision de l'homme et de l'humanité en étayant sa démonstration par l'exemple des anciens Suisses. Ceux-ci répondaient, explique-t-il, aux exigences morales qui caractérisaient leur nation – et qui lui paraissent menacées à son époque – telle la simplicité, voire la « grossièreté » dont les Français se gaussent. Rejetant l'influence que la France exerce sur les élites urbaines (rejet qui sera aussi, un peu plus tard, celui de Albrecht von Haller à Berne), de Muralt cherche à la remplacer par ces caractères traditionnels qu'il découvre dans l'ancienne Suisse. À la circulation horizontale des échanges favorisée par les voyages, il préfère une relation verticale avec le passé, close sur elle-même, entée sur le caractère national: « Nos pères ne voyageaient point », écrit-il; « il n'était point établi parmi eux de voyager pour se faire valoir³ ». Le monde selon de Muralt possède son centre *dans le passé*, qui aimante les comportements et donne aux choses et aux êtres leur vrai poids.

Toutes les caractéristiques relevées dans la société française sont donc jugées par comparaison avec ce centre originaire qu'on pourrait nommer *le lieu des pères*, qui constitue l'assise de l'appartenance nationale. Pourtant, on voit bien que le recours aux pères ne relève pas simplement de l'histoire des anciens Suisses (ceux-ci ont voyagé autant que les autres, et notamment pour commercer et pour se battre⁴). Il appartient à une véritable *mythographie*, qui réemploie les matériaux descriptifs et narratifs présents dans la culture, pour leur conférer un statut de fondement absolu. En projetant sur le passé un idéal formé

par opposition à la civilisation française et au cosmopolitisme des élites en Suisse, de Muralt fabrique avec ce qu'il appelle la « simplicité naturelle » des ancêtres, un modèle irrécusable. Un tel idéal est fondateur *a posteriori*, à partir d'un présent insatisfaisant. Et c'est dans le présent qu'il configure des différences auxquelles il confère une efficacité symbolique : les individus réels, actuels, sont censés se définir par identification à ce passé mythique, y conformer leur vie et leurs désirs. On voit apparaître clairement cette valorisation excessive des commencements, caractéristique des théories nationalistes.

De Muralt sera lu et admiré par Haller⁵, par Rousseau, par les philosophes et écrivains zurichois fondateurs de la Société helvétique et de « l'helvétisme », par le doyen Bridel, qui adhéra à ce mouvement et s'en fit le zélé pour les pays de langue française dans la Suisse d'ancien régime. Plus largement, la conception d'une identité locale et profonde, anti-universaliste, appartient aux mouvements d'opposition à la civilisation française classique qui se développèrent dans les pays de culture germanique au cours du XVIII^e siècle et formèrent les bases du proto-nationalisme, influençant évidemment aussi les cantons suisses. Elle trouva son expression achevée dans la philosophie romantique allemande, nourrie en outre par les déceptions éprouvées à propos de la Révolution française et de Napoléon. Ainsi, au point de départ de l'histoire intellectuelle des rapports franco-suisses, on trouve la première poussée des idées nationalistes en Europe, qui prend la Suisse dans une double obédience, française et germanique. Il ne s'agit pas tant d'une question géographique que d'une position dans l'histoire de la culture européenne.

Même si elle ne fut pas partagée unanimement par les élites suisses, cette conception d'une identité « originaire » et centrée sur elle-même resta présente tout au long du XIX^e siècle et d'une bonne partie du XX^e, associée à ce qu'on a nommé le « mythe suisse ». Elle constitue aujourd'hui encore un recours facile, à la disposition d'esprits peu critiques, qui l'appliquent à toute relation de la Suisse avec ses voisins, non seulement avec la France, mais aussi avec l'Allemagne et avec l'Union européenne comme entité.

Au tournant des XVIII^e – XIX^e siècles émergea une nouvelle position dans le jeu des rapports intellectuels entre la Suisse et la France, au sein d'un groupe d'écrivains et de penseurs européens que réunissait dans son château de Coppet M^{me} de Staël, contrainte par Napoléon à séjourner loin de Paris. Cette position présente une toute autre perception du *centre*, qui ne se situe pas dans un ancrage antérieur, premier, et ne se voit assigner une identité spatiale que par commodité. Les bords du Léman devinrent *le centre de l'Europe* parce que, comme l'écrit Roger Francillon, « pour la première fois dans son histoire, la Suisse [devint] médiatrice entre les cultures et [donna]

le modèle d'une forme d'interdisciplinarité⁶ ». Dans cette position médiatrice, les rapports de la Suisse avec la France sont conçus comme une des relations complexes qui participent à la dynamique de la vie intellectuelle européenne. Les cultures française, allemande, italienne et anglaise (les autres sont quelque peu laissées de côté) forment dans leurs entrelacs un réseau dont les acteurs sont en dialogue. Les Suisses eux-mêmes – du moins ceux qui s'en montrent capables⁷ – sont censés occuper « naturellement » le lieu de croisement des lignes de ce réseau, puisqu'ils bénéficient d'appartenances diverses par leur connaissance des langues de leurs voisins et leur formation pluri-culturelle. Pourtant, si plusieurs des membres du « Groupe de Coppet » étaient suisses dans les années de la Révolution et de l'Empire (Sismondi, Bonstetten, Constant lui-même), la conception staëlienne ne fut pas vraiment partagée par les représentants de la vie intellectuelle helvétique au XIX^e siècle, mis à part quelques esprits brillants et cosmopolites comme l'écrivain Marc Monnier.

Cet idéal de participation et d'échange fut pourtant maintenu, et forma un courant fécond en rencontrant le cosmopolitisme des grandes villes alémaniques comme Bâle ou Zurich. Il se manifesta particulièrement au XX^e siècle, dans les moments où l'Europe se déchirait ; il favorisa l'accueil des réfugiés européens. Durant la guerre de 14-18, les écrivains français et allemands ne pouvaient se parler qu'en Suisse, à l'exemple de Romain Rolland et de Stefan Zweig. C'est en 1939 que le professeur Fritz Ernst fit paraître à Zurich son essai intitulé « *Helvetia mediatrix* »⁸. Dans la Genève de l'entre-deux-guerres se mit en place non seulement sur le plan intellectuel mais aussi comme une ambition politique, une forme de centralité rayonnante, conçue à la fois comme un service rendu à la communauté internationale et comme un enrichissement de la vie locale et nationale. L'idéal staëlien de la fonction médiatrice se retrouve aussi dans les réflexions de Denis de Rougemont sur la culture et sur le fédéralisme européens, dans la période d'après-guerre, lorsque l'écrivain propose le système fédéral helvétique comme modèle d'organisation politique.

S'agissant des Suisses eux-mêmes, Rougemont compare leur situation culturelle et intellectuelle à celle qu'avait connue leur pays à l'intérieur du Saint-Empire : les membres de la Confédération des Treize-Cantons jouissaient de *l'immédiateté impériale*, pouvant en appeler à l'Empereur sans passer par un suzerain local. Il entendait montrer par cette image que les hommes de pensée, en Suisse, sont *directement européens*, dispensés de porter allégeance à telle culture particulière. Théorie séduisante mais utopique, au sens littéral du mot, illusoire même si on la pousse dans toutes ses conséquences. En fait, c'est l'ancrage dans une culture locale (éventuellement dans deux) qui fait la richesse de l'échange, et non la suspension dans une sorte de vide identitaire. Cette manière d'être a été celle qu'ont incarnée les critiques

littéraires de la mouvance intellectuelle qu'on a nommée *l'École de Genève*. Si leur formation intellectuelle littéraire est largement française, la relation constructive de ces universitaires et essayistes avec la Suisse en général (et non seulement avec Genève) et en particulier avec cette forme particulière de la culture de langue française qui s'est développée en Suisse romande, ne peut pas être écartée de leurs conceptions et de leurs pratiques. Mais leur ambition intellectuelle dépasse le cadre dans lequel elle prend naissance, pour s'ouvrir à une compréhension de la pensée européenne dans ses différences et sa complexité, et en particulier à la mise en rapport entre les littératures française, allemande et italienne. D'Albert Béguin à Jean Rousset et à Jean Starobinski – pour ne citer que les noms les plus connus – les réussites sont majeures de cet idéal de médiation qui constitue la réalisation la plus noble que la Suisse ait produite dans la vie intellectuelle du second XX^e siècle. Se faire « centre » pour donner lieu à des passages, pour favoriser les échanges. La relation avec la France est essentielle ici, mais englobée dans un ensemble plus vaste.

Revenons au XIX^e siècle pour examiner un troisième aspect des relations intellectuelles entre la Suisse et la France, qui continue lui aussi d'être perceptible jusqu'à nos jours. Là aussi, l'enjeu est la question du centre, quoique définie d'une manière fort différente. On sait que tout au long du XIX^e siècle, la montée des nationalismes en Europe a engendré des effets profonds d'ancrage et d'appartenance. Dans les contacts intellectuels entre la Suisse et la France, se développèrent alors deux mouvements opposés, qui enserrèrent comme dans une tenaille l'idéal staëlien de la médiation.

D'une part, la recherche d'une identité nationale, qui s'appuyait sur les vertus originaires qu'on attribuait aux ancêtres de la Suisse « primitive », revitalisa tout ensemble le discours muraltien, les idées de l'helvétisme, et les stéréotypes sur la « liberté des Suisses » véhiculés par les voyageurs européens. On forgea alors une « identité romande » regroupant les Vaudois, les Genevois, et les autres cantons de langue française, identité adossée à des modèles en grande partie hétérogènes à leur expérience historique, et on la conforta par l'exaltation des folklores populaires locaux, à l'imitation de toute l'idéologie romantique du peuple, parfaitement européenne dans ses diverses expressions nationales. Il importait en effet de construire des caractères distinctifs qui permettraient aux élites de la nouvelle Confédération en gestation, d'échapper à l'attraction exercée par la France et en particulier Paris, cette « capitale du XIX^e siècle » reconnue comme un centre de la culture européenne.

D'autre part, par un mouvement contraire, le désir d'être reconnus hors du territoire minuscule et du public restreint de la Suisse romande, entraînait les acteurs de la vie intellectuelle à « monter à

Paris », comme faisaient les provinciaux de la France entière, pour tenter d'y obtenir la consécration. Cette double impulsion a été analysée par Daniel Maggetti dans son livre sur l'émergence de la notion de « littérature romande » au cours du XIX^e siècle⁹. Utilisant les instruments créés par Pierre Bourdieu de *champ littéraire* et de *capital symbolique*, Maggetti montre que les écrivains et plus largement les intellectuels suisses romands se sont constitués comme une périphérie dans un espace organisé par la France, dont le centre était Paris. Cette situation a produit deux attitudes inverses mais solidaires : accepter la domination du centre ou la nier, rechercher le capital symbolique accordé par Paris ou le dévaluer au profit de valorisations locales. De Toepffer jusqu'à Ramuz, ce double mouvement a réglé la plupart des relations des écrivains suisses de langue française avec la France¹⁰. Il continue d'imprégner certains esprits et de jouer un rôle dans les contacts intellectuels franco-suisses : il reste puissant du point de vue éditorial et économique, car les bonnes ventes en France permettent de toucher un lectorat très supérieur en nombre à celui de la Suisse romande ; du point de vue médiatique aussi, puisque certains médias parisiens assurent une plus efficace circulation d'un nom d'auteur, et donc une meilleure diffusion des idées ou des réputations ; enfin du point de vue idéologique, l'affirmation d'une particularité intrinsèque, suisse et romande, liée au paysage et à l'Histoire, trouve encore un certain crédit.

Ce dernier point est particulièrement intéressant, car il offre un nouvel exemple de l'imbrication des idées intellectuelles en vigueur en Suisse, avec les valeurs présentes dans les cultures européennes, en particulier françaises et allemandes. L'affirmation d'une identité culturelle « semblable à nulle autre » rencontre, au XX^e siècle, un double foyer : d'un côté le nationalisme français à la Barrès et les conceptions de la géographie vidalienne à propos du milieu naturel et humain ; et de l'autre, les dérivés politiques extrêmes du romantisme allemand, qui ont conduit aux conceptions fascistes appuyées sur la solidarité « du sang et du sol ». Un élément s'ajoute à ceux-ci, qui a pris une place prépondérante au cours du XIX^e siècle et durant une longue partie du XX^e, au moins dans certains courants de pensée : la *langue* comme facteur culturel constituant (et pour certains « mental »), donateur d'identité et structurant l'appréhension de la réalité. Là aussi, l'histoire intellectuelle de la Suisse romande présente des positions opposées. L'existence de la langue commune en France et en Suisse romande a pu apparaître à certains comme un fait décisif, quasiment un absolu assurant une identité fondamentale ; et d'autres se sont efforcés au contraire de montrer les différences, en particulier Ramuz, on le sait, qui a voulu créer une langue propre, substance poétique de la langue terrienne et montagnarde du « pays rhodanien ».

Si l'on a pu montrer l'émergence et le développement de ces

trois « moments » fondés sur des compréhensions différentes des forces centripètes et centrifuges, dans les relations intellectuelles entre la Suisse et la France, il me paraît évident que la situation actuelle n'en relève plus, sinon de manière résiduelle. Non seulement, aujourd'hui, comme on l'entend dire, le monde est polycentré, mais surtout la notion de *centre* n'est plus compatible avec la réalité dans laquelle nous vivons, et ne peut plus, en particulier, rendre compte des relations entre deux pays, ou entre deux cultures européennes. Le monde est devenu incertain, éclaté : l'internet et ses réseaux instantanés, non territorialisés, apparaissent comme la métaphore appropriée des contacts intellectuels. L'Histoire même semble hésiter. D'un côté nous sommes dans l'ère des *post* : postmoderne, postcolonial, postnational, posthistorique, postidentitaire... Mais d'un autre côté, les points de conflit qu'on croyait disparus n'étaient qu'en sommeil, et certains réapparaissent sous des formes inattendues, réveillant des pulsions archaïques. La question des identités religieuses et nationales, en Europe même, renaît et engendre crispations et peurs. Certaines notions et certaines pratiques qu'on croyait périmées reviennent comme des spectres inquiétants, agitées par des politiciens bornés ou dénués de scrupules.

Dans ce monde instable, les données de notre problème semblent minuscules, et comme noyées. On voit bien que les circonstances ont totalement changé par comparaison avec les trois siècles précédents, et que beaucoup d'entre elles apparaissent sous un jour négatif. Notons en vrac et rapidement, du côté de la France : la présence française recule dans le monde et en Europe ; Paris est devenu un pôle culturel parmi plusieurs autres ; après les succès des décennies 1950 à 1980 la création littéraire et intellectuelle française se cherche ; l'étude du français – langue et culture – dans le monde s'amenuise terriblement ; les productions africaines et antillaises concurrencent les œuvres du canon littéraire français dans de nombreux pays... Sur un plan général, la langue n'est plus considérée comme fondatrice d'identité. Mais, dans un autre sens, la culture française d'aujourd'hui s'est ouverte : elle reconnaît et accueille les grandes œuvres littéraires et les créations artistiques ou intellectuelles, notamment venues des pays francophones, sans aucune discrimination nationale. Pour ce qui concerne la Suisse romande, Philippe Jaccottet ou Nicolas Bouvier, ou d'autres auteurs moins connus, ont plus de lecteurs fervents en France qu'en Suisse. Les recherches universitaires sont complètement dénationalisées, de Saussure et Piaget aux équipes suisses d'édition biblique et aux chercheurs de toutes les disciplines. L'opposition entre le centre et la périphérie a vécu, et avec elle la notion d'un « champ culturel » unifié.

Et que dire de la Suisse de son côté ? Elle paraît toujours plus petite, condamnée à trouver des niches, à multiplier avec ses partenaires européens les contacts fastidieux pour négocier un à un mille points de détails, à accepter ce qu'elle jurait de refuser, à faire oublier le

succès des entreprises qui trouvent dans sa législation des conditions d'expansion favorables et pas toujours claires, à faire des phrases sur son indépendance, à ne plus avoir à vanter que la stabilité du minuscule coin de monde qu'elle occupe. Cela n'est pas négligeable, je le sais bien, de n'être ni dans la situation de la Yougoslavie, ni même dans celle de la Belgique, et savoir vivre ensemble relève d'une volonté constamment mise à l'épreuve. Mais la Suisse n'est vraiment plus le centre de rien, en tout cas pas de l'Europe, comme elle avait voulu le croire en s'illusionnant sur la forteresse alpine. Comme l'opposition centre – périphérie, les modèles de l'identité profonde ou de la médiation européenne apparaissent inopérants. Mais comment faire reconnaître la face dynamique du pays, cette Suisse ouverte et vive, une jeunesse qui parcourt le monde et se découvre de nouveaux horizons, des forces artistiques créatrices, un milieu universitaire de grande qualité...

Que penser ? Comment penser les contacts et la singularité ? Il ne sert à rien de regarder avec nostalgie les paradigmes historiques qui ont été producteurs d'échanges et de valeurs, mais peut-être pouvons-nous chercher à en combiner des versions cumulées et ouvertes, dans notre époque suspendue entre passé et avenir : rester conscients d'une continuité faite d'emprunts et de contrastes ; se vouloir activement lieu d'échanges et de passages ; s'agréger à des réseaux multiples plutôt que se constituer comme la périphérie d'un centre. En somme, les différences entre les nations européennes s'étant estompées, les hommes et les idées sont chez eux dans de nombreux endroits de l'Europe et du monde : ainsi de la France et de la Suisse sur le plan de la pensée et de la culture.

La plus belle figure de ces contacts nouveaux n'est-elle pas l'amitié ? Il y a en France une culture de l'amitié que j'admire et qui m'a comblé plus d'une fois – comme elle l'a fait et le fait toujours pour d'autres intellectuels suisses. Faisons de l'amitié le lieu discret et heureux de cette part d'histoire que nous partageons.

NOTES

1. V. notamment Jean-François BERGIER, *Europe et les Suisses*, éd. Zoé, Genève, 1992.

2. De Muralt est mentionné par François Rosset, *infra*. Il existe des monographies et des articles importants sur cet auteur : voir la synthèse donnée par Roger Francillon, « L'helvétisme au XVIII^e siècle », dans *Histoire de la Littérature en Suisse romande*, sous la dir. de R. FRANCILLON, Ed. Payot, Lausanne, 1996, vol. 1. Je me permets de mentionner l'article dont je reprends ici certains éléments : C. REICHLER, « Le rapatriement des différences : Beat-Ludwig de Muralt entre deux mondes », in *Rivista de letteratura moderne e comparate*, vol. XLVIII, fasc. 2, avril-juin 1995, p. 141-154.

3. *Lettres sur les Anglois et les François, et sur les voïages*, éd. par Charles GOULD et Charles OLDHAM, Paris, Champion, 1933, avec une introduction, Slatkine reprints, Genève, 1974, p. 306.

4. Les voyages des Suisses dès le XVI^e siècle étaient notamment occasionnés par le service mercenaire, que de Muralt a en vue en arrière-plan de son argumentation. Il faudrait recouper ici l'histoire culturelle avec celle du patriciat des anciens cantons, dont certaines familles étaient ennoblies et enrichies par le Roi de France, aux fins de s'assurer des régiments. Ce système rencontrait des oppositions, régulièrement réprimées.

5. « M. de Muralt », écrit de Haller en 1728, « ce gentilhomme, qui peut seul donner une idée des Suisses fort opposée de celle du vulgaire. » (V. Albrecht von HALLER, *Premier voyage dans les Alpes et autres textes, 1728-1732*, édité par Aurélie LUTHER, Slatkine, Genève, 2008, p. 41.) Les héros de *La Nouvelle Héloïse* sont des lecteurs de celui qu'ils appellent « notre bon M. de Muralt ».

6. Roger FRANCILLON, *op. cit.*, vol. 1, p. 327. Cette idée est exposée aussi dans le livre d'Étienne HOFMANN et François ROSSET, *Le Groupe de Coppet. Une constellation d'intellectuels européens*, collection « Le savoir suisse », PPUR, Lausanne, 2005 ; voir en particulier le chapitre 2 : « Le génie du lieu : un centre à la périphérie ».

7. La question est complexe : ceux que M^{me} de Staël appelle des « Suisses » appartiennent à la Confédération des Treize-Cantons, marquée, dans l'esprit de Schlegel qu'elle semble suivre, d'une référence à une germanité « primitive ». V. le chapitre sur « La fête d'Interlaken » dans *De l'Allemagne*.

8. La traduction française parut à Neuchâtel en 1946.

9. V. Daniel MAGGETTI, *L'invention de la littérature romande : 1830-1910*, Lausanne, Payot, 1995.

10. V. aussi l'*Histoire de la littérature en Suisse romande*, *op. cit.*, vol. 2, Deuxième partie.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

Marie-Jeanne Heger-Étienne et Guillaume Poisson

3

PRÉFACE

DANS UN MONDE QUI N'A PLUS DE CENTRE

Claude Reichler

5

« CONSTITUTION PARISIENNE »

ET SUISSE RÉPUBLICAINE :

ATTRACTION, REJET ET MALENTENDUS

À L'ÈRE DES RÉVOLUTIONS

Danièle Tosato-Rigo

15

LA NOTE SUR LES RELATIONS DE LA FRANCE ET DE LA
SUISSE DU 24 FÉVRIER 1821

RÉFLEXIONS À PARTIR D'UN DOCUMENT INÉDIT

Étienne Hofmann et Guillaume Poisson

41

LA SUISSE SOUS LE REGARD CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE :
BONALD AU CHEVET D'UN CORPS DÉBILE

Gérard Gengembre

60

LES PREMIERS TOURS DE SUISSE EN LANGUE FRANÇAISE,
1770-1789 :

UN ITINÉRAIRE VERS LA LIBERTÉ ET LE BONHEUR

Jean-Daniel Candaux

71